

Pierre Patrolin

La Montée des cendres

**PIERRE
PATROLIN**

P.O.L
Extrait de la publication

La Montée des cendres

DU MÊME AUTEUR

chez le même éditeur

LA TRAVERSÉE DE LA FRANCE À LA NAGE, 2012

*L'auteur tient à remercier Xavier Houssin pour l'avoir autorisé
à utiliser un titre analogue à celui de son livre
Montée des cendres paru aux éditions Caractères en 2010.*

Pierre Patrolin

La Montée des cendres

Roman

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 2013
ISBN : 978-2-8180-1714-2
www.pol-editeur.com

J'ai commencé à faire du feu bien avant le début de l'hiver. À essayer de faire du feu. Dans mon nouvel appartement, une étroite cheminée s'ouvre au milieu du mur du salon : en bas de la cloison, la simple cavité sans profondeur d'un carré aplati, creusé dans l'épaisseur de la paroi.

À peine déchiré, un morceau de papier a suffi pour allumer un premier feu sans bois, sinon le cercle léger d'un couvercle de camembert. Une petite flamme vive, à la fois jaune, verte et bleue, charmante, délicate. Une minuscule lueur. Instable. Fragile. Silencieuse.

La voir s'éteindre m'a aussitôt plongé dans le sentiment d'une tristesse inédite, un désarroi subit, douloureux comme un chagrin imprévu.

J'ai extrait du fond de la poubelle, sans hésiter, la seconde moitié de l'emballage du fromage,

une boîte de bois tendre, retrouvée presque intacte sous les autres ordures. Sa fibre blanche s'embrase avec plaisir, s'allume facilement au-dessus de la poudre de cendres déjà froides du premier feu. Une nouvelle flamme danse. Un filet presque bleu, une langue chaude, un souffle de lumière, un trait de couleur éphémère qui s'éteint aussitôt dans l'ombre de la cheminée.

En revenant vers l'appartement, j'ai acheté des allumettes. Dans l'idée que le briquet oublié par les déménageurs, un petit briquet rouge moulé dans du plastique translucide, à la molette dure, finirait par s'épuiser. Le papier ne manque pas. Du courrier sans importance, et surtout les emballages et les cartons que je n'ai pas encore commencé à ouvrir. Une longue baguette de bois clair aussi, dont la moulure en quart-de-rond n'a jamais été peinte, dressée derrière la porte d'entrée, sans doute conservée par le locataire précédent dans l'attente d'aménagements futurs. De projets à venir.

Dès que sa tranche s'est embrasée, la cannelure du premier lambeau de carton a d'abord bruni, sans se déformer. Maintenant, elle noircit peu à peu, s'amollit, fléchit sans perdre le relief de sa forme, puis s'effondre tout à coup pour ranimer

la flamme. Une flamme désormais jaune, presque orangée, instable, la pointe rose. Un volume indécis, changeant, volubile, qui s'enroule autour d'un tronçon de bois mince. J'ai dû briser la cornière, dans un craquement sec, afin de pouvoir l'enfiler dans l'étroite ouverture du foyer : un filet d'air chaud monte vers le conduit de la cheminée, dans le parfum un peu âcre, comme sucré, d'un trait de fumée claire.

Le carton s'est consumé avant que le bois de la baguette ne prenne complètement. Il s'étouffe. Il s'épuise avant de s'embraser vraiment. J'ajoute une enveloppe, vide, blanche, posée sur la tranche pour ne pas asphyxier une flammèche incertaine, et, dès que j'entreprends de placer un second morceau de moulure sur cette maigre flamme, elle s'éteint sans un souffle.

Dépité, je déchire aussitôt le reste du carton, déballe un peu de vaisselle, cherche un papier plus mince, rapidement froissé pour ranimer le feu. Une deuxième allumette suffit à enflammer la feuille. La flamme réapparaît. Une toute petite flamme indécise, verte dans les creux du papier, puis bientôt bleue quand elle s'élance autour du bois de la baguette, déjà noirci par le milieu lors de la précédente tentative. Une petite flamme ingénue, délicate, qui hésite à brûler. Une flamme sans assurance, mobile, qui gagne l'épaisseur du carton, et

jaunit subitement quand la moulure prend feu en laissant échapper un crépitement furtif, un parfum de résine.

Une flamme qui s'allonge vers une pointe lumineuse, presque blanche désormais, une flamme qui chauffe le conduit et rougit le bois, en laissant échapper un grésillement discret. Le feu brûle dans la cheminée.

J'ai déjà rempli une armoire de linge. Puis rangé toute la pharmacie dans la salle de bains. J'ai également suivi un voisin dans le constant virage de la cage d'escalier, son crâne chauve pâle sur le col d'une veste verte, puis passé un long moment assis dans un bar à l'angle de la rue, un bistrot clair, où le café est savoureux, où la lumière surtout pénètre dans la salle : le soleil pourrait atteindre le comptoir s'il se décidait à percer les nuages pour interrompre la pluie.

En découvrant les commerces de mon nouveau quartier, j'ai ensuite constaté que je suis désormais attiré par les fromages présentés dans des boîtes de bois tendre. Des rondes et des carrées : je choisis du livarot, du maroilles, du pont-l'évêque. Du camembert ou du petit munster. Des clémentines aussi, accrochées à de courts rameaux de bois sec. Une

barquette de fraises dures, insipides avant d'avoir mûri, dans une caissette de bois léger, blanc sous le voile de plastique de leur emballage.

Dans l'appartement, la cheminée fait face aux fenêtres. Je tourne le dos à la cour. Une cour étroite et haute, serrée entre les bâtiments devant un grand mur de béton gris, un peu sale, veiné par le tracé de ciment plus clair des conduits de cheminée qui convergent vers le zinc des toits. Sur la gauche, au-dessus des fenêtres, des barreaux de fer coudés ont été scellés à intervalles réguliers sur toute la hauteur du pignon pour former une échelle sans montant qui se dirige vers la couronne des boisseaux de terre cuite, et les antennes sous la pluie.

J'ai commencé par plier les plus grands des cartons vides, ils s'empilent à présent, accumulés pour former une sorte de colonne basse de chaque côté de la cheminée, alors que j'ai entrepris de déchirer les autres, plus petits, en lambeaux un peu longs arrachés sans effort. Je prépare des lanières. Des tronçons de carton mince, faciles à enflammer. En attendant de ramasser du petit bois.

J'ai ensuite déplacé le canapé, en le tirant vers le foyer. En le poussant sur le tapis pour atteindre la cheminée. La cagette des fraises s'allume. Une flambée rapide. Dans la chaleur instantanée d'une flamme longue, et fugace. Le dernier fragment de baguette de mon prédécesseur hésite à s'enflammer

à son contact. Un peu de braise pourrait rougir sous la flamme quand elle commence à faiblir. La cendre blanchit déjà, dans l'ébauche d'une flambée craintive. Un feu timide, falot. Encore indécis.

Je me contente d'une flamme courte. J'ajoute du carton. Je tisonne le reste de la caissette, je m'applique à rassembler de maigres braises qui refusent de flamber, lorsque la flamme bleuit subitement. Elle s'anémie. Elle paraît manquer d'air. Elle s'étouffe sous la baguette, elle se tasse sous le carton. Elle rabougrit. Je viens souffler doucement. Je veux l'aider. Je lui donne un peu d'air. Elle pantelle maintenant, j'approche plus près mes lèvres. Un genou à terre, je lui offre mon souffle. Elle hésite à poursuivre. Elle fléchit, elle s'épuise. Elle voudrait renoncer. Je souffle plus longtemps, je siffle en silence, j'approche du papier. Je respire à son chevet. J'avale la fumée. Un filet de fumée amère, sans consistance, une vapeur de cendre qui descend dans mes poumons.

Le feu s'est éteint. La nuit est tombée sans interrompre l'averse. Je reste seul devant du carton calciné, tiède, un peu de poussière, une tige de baguette noire comme un charbon de bois. Le souvenir d'une flamme.

La rue de mon nouvel appartement se termine par un jardin. Le chevet de l'église Saint-Eustache s'arrondit devant des plates-bandes, des escaliers, des grilles basses le long des arbres alignés de part et d'autre des allées. Deux rangs de tilleuls encore jeunes, aux branches fines où les corbeaux viennent se poser devant la houppe décharnée d'un marronnier plus vigoureux. Un jardin citadin, inaccessible : une palissade récente en interdit l'accès. Une haie de métal. Une clôture grise et verte, en bandes verticales, crénelée, fichée dans des socles en béton sous un grillage de fil de fer. Quelques branches la surplombent, les tilleuls aux troncs gris et de rares érables lancent leurs dernières feuilles sous une pluie glacée.

Un panonceau l'indique : la traversée est interdite, le jardin est fermé pendant la rénovation des

Halles. Les Parisiens se détournent sans ralentir. De jeunes chauves, des chignons teints. Un barbu qui râle dans un imperméable clair. Des écharpes serrées pour protéger les cous. Plus loin, la palissade qui encercle le parc devient jaune et verte, devant une pelleteuse posée sur un ancien gazon. Son bras de métal rouge tient un godet de rouille juste au-dessus de la pelouse. Je ramasse un rameau, une branchette de quelques centimètres sur une grille d'égout. Une petite écorce sèche, arrachée par le vent. Ou brisée sous le poids d'un oiseau. Je m'obstine à chercher du bois mort, parmi des corbeaux aux pattes écartées, les plumes et l'œil noirs entre les parapluies. Je guette des brindilles, sans imaginer ramasser une vraie branche, une bûche déjà coupée.

Des buissons d'aubépines, des sortes de buis, de petits arbres courts se cachent derrière la palissade. Ensuite des parterres de fleurs, des rosiers fanés, des marronniers plantés dans les pavés. De jeunes filles aussi qui filent entre les gouttes, les épaules étroites en rasant les façades sous une pluie d'automne.

De l'autre côté du jardin des Halles, les camions évacuent le remblai des travaux en déposant des traînées de boue sur le bitume, de la terre grasse sur les pavés. Dans le creux du trottoir, une planche épaisse, sale, gorgée d'eau sous la pluie, s'est échappée d'un tombereau. Un basting de bois

dur, grisé par la poussière et le ciment, par terre. Un bloc de bois épais, solide, plus large qu'une main. Long comme une jambe. Je porte une planche lourde, à la fibre humide sur mon imperméable, parmi les mères de famille qui se dépêchent vers les boutiques, les voitures qui s'amoncellent le long des vitrines, les autobus qui s'arrêtent devant des sapins en plastique au moment du crépuscule. La pluie tombe froide sur les pare-brise.

Un peu plus loin, les platanes du quai dominent l'embouteillage. Leurs branches sont taillées chaque hiver, aucune n'a le temps de sécher et leurs feuilles sont balayées tous les jours. Leurs troncs s'enfoncent dans le trottoir, leurs racines sous les voitures. En contrebas, la Seine paraît haute. Le fleuve s'élargit sous la pluie. Il croît vers les chaussées, la voie rapide où les automobiles attendent de pouvoir avancer. Leurs phares éclairent une eau noire, lourde, terreuse, qui vient battre la berge en dessous de leurs roues. L'averse reprend plus fort quand je me résous à rentrer, le basting sous le bras.

La planche du chantier excède la taille de l'ouverture de la cheminée. Je n'ai rien pour la scier. Elle résiste à mon poids. Elle fléchit à peine, elle craque sans céder sous le pied. Elle a plié un peu, en refusant de rompre. Par contre, la branchette du jardin s'allume sans effort, pour donner une belle flamme jaune. Jaune comme une orange. Comme

un champ avant l'été. Comme une moutarde jeune, et chaude. Alerte, vive, ronde, rose presque mauve vers le milieu, un cœur incarnat, lumineux au-dessus d'une nuance turquoise, une base verte et bleue à la fois. Trois couleurs simultanées, disjointes comme un bouquet. Juxtaposées. Trois couleurs espiègles, changeantes, qui jouent à se cacher sous le volume du papier. Qui enflent sous la poussée de l'air. J'ajoute de fausses petites bûchettes, faites de lambeaux de cartons arrondis, serrés en rouleaux pour imiter le cercle et le volume du bois, le cylindre d'un rondin, et brûler sans s'enflammer trop vite.

Quand l'un d'eux se déroule, il jette devant l'âtre un peu de cendre grise qui se dépose en poudre sur le parquet. Un feu modeste éclaire désormais la cavité de la cheminée. Une flamme généreuse, tricolore, s'enroule autour du brandon de carton, elle s'allonge vers le dernier tronçon de moulure. Le bois pétille au moment de se consumer. La flamme se dresse, elle jette des étincelles, elle crépite. Elle chauffe, elle irradie. Elle monte dans la cheminée.

Depuis mon déménagement, je mange des noix et des pistaches pour conserver leurs coques, grasses, faciles à consumer. J'achète le journal. Je brûle les ambitions des politiques, les faits divers sanglants. Les prévisions météo, les annonces commerciales, sans les lire. Je déchire, je froisse et j'allume. Je manque de brindilles. Je bâtis des échafaudages d'air et de papier, des équilibres instables où une branche encore verte, arrachée au passage devant une palissade refuse de s'enflammer. La cheminée fume, des volutes légères, presque blanches, s'échappent en lambeaux vaporeux. Ils s'approchent du plafond.

Je ne suis pas doué pour le feu. Le papier rougit en noircissant. Le carton se consume avant de s'embraser. Je m'essouffle à l'attiser quand la flamme refuse de s'établir. Elle ne veut pas durer.

Elle se fane, elle s'éteint constamment pendant un long automne humide. Pas de gel, ni grand froid. Une longue pluie continue. Froide et continue.

J'ai fini par approcher la planche épaisse du chantier. En repoussant le canapé. J'ai voulu la placer dans l'axe du foyer, en appui sur un carton de livres, à peu près perpendiculaire à la cheminée. La tête au-dessus des cendres. Posée sur un lit de carton déchiqueté. Les coques des pistaches éclatent sur une braise fragile. Leur sel crépite au moment de vouloir s'enflammer.

Le feu ne prend pas. Une flamme timide s'épuise sous la planche encore humide. Je me prends à souffler. Je siffle de l'air. Je ranime une flambée sans vigueur, le visage dans la cheminée.

Je souffle jusqu'à m'étouffer. À genoux sur le plancher. Devant le canapé. Je déchire des langues de carton. Je souffle surtout, jusqu'à perdre haleine. Je respire à l'envers. J'avale de la fumée pour maintenir une flamme minuscule, cachée sous l'arête du bois. Une lueur grise, un peu verte sur les tisons. L'espoir d'une flamme. L'attente d'une flamme à venir.

J'ai fini le journal. Par la page des sports, dans une flambée brève, jaune, une ultime bouffée de chaleur éphémère. Un parfum de feu de cheminée, délicat et fuyant, l'odeur sèche du papier quand il brûle. Le goût plus âpre, un peu piquant, du carton quand il finit par s'éteindre.

N° d'éditeur : 2308
N° d'édition : 246625
N° d'imprimeur : XXXX
Dépôt légal : janvier 2013

Imprimé en France



Pierre Patrolin
La Montée des cendres

Cette édition électronique du livre
La Montée des cendres de PIERRE PATROLIN
a été réalisée le 19 décembre 2012 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en novembre 2012
par Nouvelle Imprimerie Laballery
(ISBN : 9782818017142 - Numéro d'édition : 246625).
Code Sodis : N53777 - ISBN : 9782818017166
Numéro d'édition : 246627.